

LE FILM DES ÉVÉNEMENTS

Gébé - Décembre 2020

1. Comme si c'était du cinéma

J'avais souvent un peu d'avance sur l'heure des rendez-vous que nous convenions elle et moi. Malgré la fraîcheur de cette fin d'automne, je prenais un réel plaisir à flâner à la terrasse de ce petit café situé face au parc.

Là, j'attendais patiemment qu'elle me rejoigne en observant le ballet des moineaux ou en rêvassant.

Ce jour-là cependant, ma flânerie s'estompa rapidement à la vue de ce couple installé quelques tables plus loin. L'homme me tournait partiellement le dos alors qu'elle était assise face à lui et m'offrait de l'observer tout à ma guise. Le son de leur voix ne me parvenait que très faiblement, trop faiblement pour que je distingue vraiment la teneur de leurs échanges. Par contre, je voyais parfaitement le visage de cette femme mince et plutôt jolie qui s'adonnait à un véritable spectacle fait de mimiques, de moues et de grimaces caricaturales dignes d'un film d'avant-guerre, un de ces films de l'époque du cinéma muet. Il n'y manquait que le son mat d'un piano droit sur lequel dévalerait un air à la *Erik Satie*.

Je la voyais gesticuler et tenir le crachoir avec tant d'énergie qu'elle ne lui laissait guère de place pour une quelconque réplique. Lui, il ne se manifestait d'ailleurs que par le tapotement lent et continu de son briquet sur la table qu'il ponctuait parfois d'un petit hochement de tête.

Au moment où je la devinais prête à se lancer dans une nouvelle tirade, lui s'est levé lentement en s'appuyant pesamment des deux mains sur la table. Il a ôté sa veste du dossier de la chaise où elle était posée avant de l'enfiler en roulant des épaules pour en redresser le col.

D'un geste désinvolte, il sortit de sa poche un morceau de papier qu'il lança vers elle comme on jette trois sous de pourboire sur la table d'un bistrot en quittant la terrasse. Le papier virevolta dans les airs comme vole une feuille au vent avant de venir se poser entre un verre vide et un autre resté à demi plein, juste au milieu de leur table.

« *Nous reparlerons de ça plus tard si tu veux, mais là, je dois partir !* », lui dit-il d'une voix devenue soudain bien audible. Puis, il tourna les talons et s'éclipsa par le petit sentier qui mène aux bords du fleuve. À aucun moment je ne l'ai vu se retourner.

J'avais bien perçu la tension que comportait la scène tout comme j'avais bien entendu ce « *nous en reparlerons plus tard* » suivi d'un « *si tu veux* ». Jusqu'ici, je les avais regardés un petit peu distraitement comme on visionne un film sur l'écran d'un smartphone en attendant son train.

Mais là, le film semblait bien prendre une tout autre tournure ...

Je ne connaissais pas ces gens-là, mais de la voir elle si soudainement figée comme par l'effet d'un « arrêt sur images » me faisait redouter l'arrivée de sanglots suffisamment puissants que pour la submerger. Ainsi en l'espace d'un instant, le film passerait-il de la romance au drame ?

J'ai pu longuement l'observer, assise là, immobile comme pour garder la pose ou pour figer le temps.

Le petit bout de papier qu'elle tenait désormais fermement entre l'index et le majeur vibrait au vent, un peu à la manière du battement d'ailes de papillon. Lui seul restait alors animé à ce moment précis. Était-ce pour l'inviter à y lire un message ?

Certes, je ne savais rien d'elle ni rien de lui, mais j'imaginai que cet homme-là, elle l'aimait ou elle l'avait aimé autant que lui avait tenu à elle ou y tenait encore.

Je me disais que son « *si tu veux* » devait signifier un « *j'espère* » et que sous les apparences d'un anodin morceau de papier pouvait se tenir embusquée une forme d'aveu, une déclaration.

Et ce « *nous en reparlerons plus tard* », n'exprimait-il pas le souhait d'un prochain rendez-vous ? N'était-il pas en réalité l'expression d'une grande impatience ? N'était-il pas comme un espoir si grand qu'on voudrait l'éluder ?

Cette tranche de leur vie prenait soudain les apparences d'un livre ouvert. Un livre ouvert sous mes yeux dans lequel chaque phrase comporterait un double sens. Un livre où chaque page tournée suggérerait une autre découverte sous les traits d'une intrigue ou d'une autre question, un perpétuel rebus ou un parcours sans fins sur un chemin pavé de mille paradoxes.

Mais, alors qu'un soleil pâle perçait timidement l'épais voile gris du ciel, sans que je m'en aperçoive la jolie dame s'était levée et avait quitté la table. Je n'en avais rien vu tant je m'étais égaré dans mes propres pensées.

Ce drame auquel je pensais avoir assisté, n'était-il en réalité que l'écran sur lequel j'avais projeté mes propres sentiments, mes désirs, mes angoisses ? M'étais-je inventé tout un film en faisant d'eux des acteurs ? Étais-je moi seul l'auteur du texte qu'ils avaient récité ? Et enfin, la terrasse, le parc, l'automne n'étaient-ils que de simples décors avec des piafs, des verres vides ou à demi pleins et des bouts de papier en guise d'accessoires ?

Durant quelques instants, je me sentis envahi par le doute ou le vide ...

2. Comme un roman tranquille

Le son des cloches de l'église St Martin m'avait sorti de ma torpeur, un peu comme le font les lumières qui se rallument dans la salle du ciné quand le film est fini. Bien que distantes du parc, les cloches de St Martin savaient se faire entendre : douze « dong » puissants et cadencés qui m'indiquaient midi et m'annonçaient l'arrivée imminente de Coline.

Ponctuelle comme à son habitude, les joues rosies par le vent frais et le sourire aux lèvres, elle s'avavançait vers moi déjà toute pleine d'impatience de me faire le récit détaillé de sa leçon du jour. Elle suivait un cours d'histoire de la littérature à raison de deux matinées par semaine et ça l'emplissait de bonheur. Ça la remplissait corps et âme, au point qu'elle en débordait d'une irrépressible envie de tout me raconter dès la première minute de nos retrouvailles. Je me soumettais de bonne grâce à ce petit rituel et je l'écoutais patiemment me restituer avec moult détails toute sa leçon du jour.

Cette fois, pourtant, c'était moi qui allais prendre les devants. Ce à quoi je venais d'assister et de vivre à cette terrasse en l'attendant, il fallait que je le lui raconte. Il fallait qu'elle l'entende. Il fallait qu'elle m'aide à faire le distinguo entre *observation* et *fabulation*, entre *réel* et *imaginaire*, car la scène m'avait plongé dans un malaise difficilement définissable.

J'étais un peu à l'image de ce fou qui affirme savoir qu'il n'est pas un ver de terre, mais veut s'assurer à tout prix que les poules en seront bien informées avant qu'il ne sorte au jardin. J'avais parfaitement conscience de m'être laissé emporter et même déborder par mon imagination et pourtant ... Si cette affaire nous cachait réellement un mystère ou un drame ?

Un peu surprise par mon initiative, Coline me laissa faire. Elle semblait même prendre plaisir à m'écouter et prenait soin de ne pas m'interrompre. Mais, au fur et à mesure que progressait mon récit, son visage se raidit à en devenir figé puis blafard tel un masque de plâtre : elle allait bientôt me révéler de très troublantes similitudes entre « *mon* » histoire et celle qu'elle-même aurait vécu lors d'une liaison amoureuse antérieure.

À vrai dire, il allait être question de bien plus que de similitudes !

Coline me posa délicatement une main sur la cuisse puis de l'index de l'autre main sur la bouche pour m'inviter à me taire.

Elle se mit à poursuivre une histoire qui pourtant était la mienne :

C'est quand il m'a lancé le ticket de parking en m'indiquant l'emplacement où il avait garé ma voiture que j'ai compris qu'il voulait me quitter. Tentant de le faire changer d'avis, j'avais commencé par lui faire l'énumération de souvenirs heureux. Mais, face au silence obstiné qu'il m'opposait, je fis défiler la litanie de griefs que j'étais en droit de formuler pour enfin le supplier de patienter encore, de prendre encore le temps de réfléchir avant de rompre. Hélas, rien n'avait pu le faire changer d'avis. Il m'avait plantée là, seule à la table de cette terrasse déserte. Il ne me restait plus que sa vague promesse qu'on en reparle un jour et, bien sûr, ce ticket de parking en guise de lettre de rupture.

Toute une lettre d'adieu sous les traits d'un vulgaire ticket de parking t'imagines ?

Je lui découvrais une voix à la fois ferme et feutrée que je ne lui connaissais pas jusqu'ici.

Elle se redressa tout de go et me lança d'un ton sec: *mais dis donc, comment connais-tu cette histoire, toi ? Tu n'y étais pas, me semble-t-il !*

Cette remarque en forme de question venait provoquer tout un tohu-bohu dans mon petit esprit. La terrasse face au parc, la voltige des moineaux, la veste sur le dossier de la chaise et le papillonnage du ticket de parking atterrissant entre deux verres : tout dans son récit était pareil au mien ! Nos deux histoires respectives n'en formaient en réalité plus qu'une seule. Comment était-ce possible ?

J'avais bien imaginé durant quelques instants qu'elle se moquait de moi, mais force m'était de constater qu'elle était sincère. Coline me parlait bel et bien d'une séquence de sa vie, d'une histoire ancienne dont j'étais devenu moi-même le témoin à peine une heure plus tôt. Oui, je venais voir de visu se dérouler sous mes yeux une scène qu'elle avait vécue plusieurs années auparavant !

Je ne comprenais décidément plus rien à cette situation absurde. Ni elle ni moi n'avions consommé de psychotropes ou autres substances suspectes. Non, ni alcool, ni drogues, ni sorcellerie : c'était une véritable histoire de fou.

Changeons donc de sujet, lui dis-je : *de quoi parlait votre cours, aujourd'hui ?*

De William Shakespeare, mon cher ! répondit-elle en s'esclaffant avant d'ajouter : *et n'entends-tu pas ce bon vieux William nous souffler à l'oreille quelque chose du genre « Une histoire dont on percerait tous les secrets serait assurément une histoire de bien peu d'intérêt ! »*

3. Comme un entracte

Le vent s'était levé. Elle et moi en avons fait de même et allions emprunter le fameux petit sentier qui mène au bords du fleuve. Elle, se cramponnait à mon bras et nous marchions la tête pleine de cette histoire étrange. Étrange et vide d'un sens qu'on aurait aimé lui donner.

Comme au son du métronome qui rythmerait nos pas, nous trottions côte à côte sans nul autre projet que de marcher ensemble.

4. Comme le début d'un vertige

L'hiver avait gelé au fond de nos mémoires le souvenir d'un ticket de parking et de l'étrange histoire dont il était issu. Notre malaise s'était dissipé comme s'étaient dissipés les brouillards si fréquents à la mauvaise saison. Arrivait enfin l'heure si subtilement délicieuse où les premiers rayons d'un soleil printanier vous caressent les joues. L'heure où l'odeur de l'herbe encore humide se mue en doux parfum en attendant celui des fleurs, l'heure où les humeurs de chacun vont droit à l'insouciance et à la poésie.

Comme tant d'autres, nous gambadions dans cette ambiance de renouveau qui montrait le bout du nez. Le fleuve faisait danser les reflets du soleil à la surface de l'eau. Un vent léger l'accompagnait et nous suivions.

On voyait des gens si pressés d'arriver à l'été qu'ils en adoptaient déjà les tenues légères et colorées quand d'autres semblaient encore bien en peine d'abandonner le chaud cocon qui les avait protégés du froid durant les mois passés.

L'accoutrement contrasté des promeneurs nous poussait Coline et moi à faire mille et une réflexions :

- *Tu ne veux pas t'habiller avec une chemise à fleurs et un short bariolé comme le gars qui marche devant nous ?*
- *Mais, ma chère, je te verrais si bien avec une veste en fourrure comme la dame là-bas !*

Après avoir marché deux heures durant, Coline me proposa de prendre place sur un des bancs publics installés sur les quais : *on pourrait s'amuser à regarder passer les gens. C'est marrant de voir tous ces gens vêtus de leurs tenues de carnaval, tu ne trouves pas ?*

Ce petit jeu, c'était celui auquel nous aimions nous livrer lors de nos vacances à la mer. Nous aimions nous asseoir sur un banc et simplement regarder passer les gens. Enfin, « simplement regarder » ... Nous aimions surtout les dévisager, commenter leur allure, critiquer leur tenue vestimentaire ou le ridicule du cabot qui les accompagnait.

À chaque commentaire que nous faisons sur un quidam de passage, nous y ajoutions une mention pour nous-mêmes. Par exemple, si je lançais : « *non, mais, tu as vu la dégaine de ce type ?* », Coline pouvait parfaitement enchaîner par une remarque du genre « *vraiment, les gens n'ont aucun goût !* » et de suivre aussitôt par « *dis-moi, tu ne portais pas le même genre de fringues, l'année dernière ?* ». Nous terminions généralement la partie par un « *ce n'est pas gentil de se moquer des autres ... mais qu'est-ce que ça fait du bien !* » et s'en suivaient de grands éclats de rire.

Non, il n'y avait là aucune méchanceté. Simplement une forme d'autodérision pour nos propres défauts .

5. Comme un virage serré au bout d'une ligne droite

Ce jour-là, notre jeu sans malice allait nous mener aux confins de nos doutes et de nos certitudes :

Elle : *Oh ! Ce n'est pas croyable, dit Coline, as-tu vu ce mec comme il te ressemble ?*

Moi : *Le mec, quel mec ?*

Elle : *Mais si, ce n'est pas croyable comme il te ressemble, on dirait ton sosie !*

Moi : *Tu rigoles ! À cette distance-là, même une perruche en bermuda pourrait me ressembler !*

Elle : *S'il te plait, regarde bien, il te ressemble comme deux gouttes d'eau !*

Moi : *Mais enfin, de quel mec me parles-tu ?*

Elle : *Lui, là ! Celui qui s'en va vers le parc. Ah ! c'est malin, maintenant il nous tourne le dos!*

Mais, cet homme qui nous tournait le dos, je l'avais vu. Je l'avais vu et bien vu et il me semblait même confusément le reconnaître.

Surgirent alors en moi quelques questions : Lui, ce fameux « *mec* » qu'elle me montrait du doigt, n'était-il pas le même que celui vu à la terrasse du bistrot le jour où j'attendais Coline ? N'était-il pas celui dont elle m'avait parlé : l'homme au ticket de parking ?

À la vitesse de l'éclair, avec toute la puissance de la foudre qui s'abat sur sa proie, mes questions et mes doutes allaient me replonger dans une sorte de film étrange. Un film où les invraisemblances n'en finissaient pas de croître. Tout devenait bizarre. Même l'opérateur de cinéma chargé de nous passer le film paraissait s'amuser en modifiant tantôt la vitesse de défilement des images, tantôt l'ordre de passage des bobines. J'ai cru l'apercevoir triturant la pellicule sur son banc de montage, coupant dans les séquences en ricanant avant de réentendre le bruit du projecteur. Bref, quelqu'un s'affairait à modifier sans cesse MON film. Enfin, NOTRE film.

6. Comme un doute qui persiste

Peut-on raisonnablement concevoir qu'un simple opérateur de cinéma puisse à lui seul décider de l'ordre de passage des séquences de nos vies, de la durée de leur déroulement et, qui sait, de leur issue ?

Les moineaux virevoltaient encore au-dessus de nos têtes quand Coline posa sur moi un regard mi-inquiet, mi-bienveillant. Elle me caressa la nuque avec une délicieuse et infinie tendresse et me dit d'une voix douce et veloutée : *te souviens-tu de notre histoire ?*

Les cloches de St Martin se remirent à sonner et à sonner si fort que j'en fus réveillé : douze « dong » puissants et cadencés qui m'indiquaient midi. J'étais assis là, à la terrasse de ce petit café située face au parc alors que Coline me caressait toujours la nuque tout en douceur et répétait à voix basse : *te souviens-tu de notre histoire ?* Sans attendre de réponse de ma part, elle m'indiqua ce couple installé quelques tables plus loin en disant : *ne trouves-tu pas qu'ils nous ressemblent ?*

Oh ! J'étais bien tenté de lui répondre qu'au fond, l'histoire de chacun d'entre nous est toujours un petit peu celle des autres. Mais à cet instant précis, j'ai simplement hoché de la tête et choisi de me taire ...